**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1995)

**Heft:** 4

**Artikel:** Crise et renouvellement critique

**Autor:** Cordonier, Noël

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870470

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# CRISE ET RENOUVELLEMENT CRITIQUE

Assimilons-nous la crise à une phase aiguë débouchant sur un progrès? à un état endémique? à un anachronisme? Cet article cherche d'abord à remonter des *a priori* liés à la notion de crise aux théories contemporaines de la philosophie des sciences qui pourraient les sous-tendre. Puis, quand un cadre épistémologique convenant à notre génération aura été retenu, on retrouvera le domaine littéraire afin d'examiner les conditions et les limites d'un renouvellement de la critique.

Les réponses à la question qui nous est posée, «La crise des théories ?», dépendent évidemment de notre image de la crise. Or cette saisie est double dès la première définition du mot: «Moment d'une maladie caractérisé par un changement subit et généralement décisif, en bien ou en mal.» (*Le Robert,* 1993). Mais avant même d'évaluer cette alternative, encore faut-il s'assurer que la notion corresponde bien à l'état actuel de la théorie et de la critique littéraires. Depuis une dizaine d'années, les signes d'un changement d'intérêt et les symptômes de malaise sont indiscutables, mais faut-il nécessairement nommer «crise» cet état ? Et dans l'affirmative, quel degré lui accorderons-nous ? S'agit-il d'un phénomène conjoncturel, rompant rituellement une phase de croissance ? Est-il, au contraire, la trace d'une rupture radicale et d'un marasme interdisant toute perspective d'avenir ? Autrement dit, la crise annonce-t-elle un renouvellement critique ou, au contraire, le renouvellement est-il un événement imprévisible, sans liens avec une crise elle-même non programmable ?

L'examen de toutes ces interrogations dépassant les limites de mon exposé et celles de ma compétence, je me contenterai de dessiner le *cadre* général dans lequel pourraient se situer quelques réponses. Je commencerai donc par rechercher dans la philosophie contemporaine des sciences les définitions qui, de manière plus ou moins consciente, sous-tendent notre conception de la crise. Quand j'aurai opté pour celle qui me paraîtra la plus adéquate, j'en profiterai pour esquisser une brève description psycho-

sociale de la communauté critique actuelle. Enfin, puisque le programme du colloque nous invite à situer notre propre pratique, je présenterai en conclusion la mienne, à la faveur de quelques réflexions centrées sur la philosophie de l'art. On le constate, je n'aborderai pas de front le champ littéraire et j'obligerai le lecteur à de brusques changements de points de vue. Pourtant, j'espère bien rester à l'intérieur des deux paradoxes communs signalés afin de les nuancer : postuler une crise relève d'une pensée optimiste attendant un renouvellement ; à l'inverse, évacuer la crise peut être le fait d'une pensée désabusée ou déçue par l'histoire.

## *1. Approches de la crise*

La conception selon laquelle nous envisageons la crise comme le préalable d'un progrès remonte sans doute, pour une part, au positivisme du siècle dernier, mais aussi, bien qu'elle soit moins connue des milieux non spécialisés, à la pensée de Thomas Kuhn dont le livre principal, *La Structure des révolutions scientifiques,* a marqué, dès sa parution, en 1962, l'histoire et la philosophie des sciences. Kuhn estime que toute science mûre, c'est-à-dire organisée et uniforme, est dirigée par un paradigme. Matrice disciplinaire, modèle épistémologique dominant, un paradigme est un ensemble d'hypothèses et de lois générales plus ou moins tacitement adoptées par les membres d'une commmunauté scientifique. On parlera, par exemple, du paradigme newtonien qui a dominé pendant deux siècles environ la mécanique. Quand il règne sur un groupe de chercheurs, un paradigme n'est pas réfutable et, par conséquent, les faits qui le contredisent ne peuvent être considérés que comme des anomalies. Pour rester en mécanique, tel fut longtemps le cas de l'orbite de Mercure dont les irrégularités ne pouvaient être interprétées par le paradigme newtonien. Cependant, quand les anomalies se multiplient, le paradigme finit par perdre de son autorité et la science entre en crise. Dès lors, les règles qu'il garantissait se désagrègent et les scientifiques entament des débats métaphysiques lesquels donnent naissance à des paradigmes rivaux. Ceux-ci sont à leur tour âprement discutés jusqu'à l'apparition d'un nouveau consensus qui relance le fonctionnement dit «normal» de la science, entendez linéaire, progressif et mobilisant une équipe de chercheurs spécialisés, souvent isolés des préoccupations communes ou culturelles. Le schéma que propose Kuhn du développement de la science est donc le suivant :

Pré-science — science normale — crise/révolution
— nouvelle science normale — nouvelle crise.

On le voit, dans ce système, la crise est toujours liée à la réussite, elle est un «prélude approprié à l'apparition de nouvelles théories[1]». La vision de la science qu'elle propose est à la fois progressive et discontinue[2]. Elle est de nature dramatique et spectaculaire et implique des enjeux qui s'exacerbent au cours des débats.

Une telle définition de l'activité scientifique est-elle applicable aux sciences humaines ? L'idée semblait plausible à Kuhn lui-même, qui avouait s'être inspiré de l'histoire de l'art pour construire sa théorie[3]. Mais les rapprochements ne peuvent sans doute pas dépasser les analogies de surface, étant donné les différences entre l'activité scientifique et l'activité littéraire. Ainsi, on ne peut admettre que la critique littéraire travaille sous l'autorité d'un paradigme unique. Par ailleurs, ce qui, dans la théorie kuhnienne, relève de la discontinuité, c'est-à-dire de l'oubli du passé à la faveur d'un changement de paradigme, ne convient pas à nos disciplines qui vivent sur le patrimoine[4]. Enfin, contrairement à Kuhn, nous ne sommes de loin pas des ennemis jurés de l'empirisme et de l'inductivisme.

Cependant, si notre rapport avec la description de Kuhn ne saurait être étroit, rien n'empêche son rôle heuristique, rien n'empêche non plus la communauté lettrée de chercher à mimer, même indûment, les comportements des scientifiques kuhniens.

---

1. Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques,* trad. L. Meyer, Paris : Flammarion, coll. «Champs», 1983, p. 125.

2. C'est sans doute cette double caractéristique qui explique les hésitations des épistémologues. Pour certains, Kuhn est un relativiste (Alan F. CHALMERS, *Qu'est-ce que la science? Récents développements en philosophie des sciences: Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend,* trad. M. Biezunski, Paris : La Découverte, 1988, p. 144-149 et Lansana KEITA, «L'"incommensurabilité des théories" et l'histoire de la science de Kuhn», *Diogène,* 143 (1988), p. 42-67). Pour d'autres, son entreprise n'a fait que rajeunir le positivisme (Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS, *La Nouvelle Alliance, Métamorphose de la science,* Paris : Gallimard, coll. «essais», 1986, p. 381).

3. T. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques,* p. 282.

4. *Ibidem,* p. 228 : «Il n'y a rien dans la formation scientifique qui soit l'équivalent du musée artistique ou de la bibliothèque de classiques, et il en résulte une distorsion parfois drastique de la perception que les scientifiques ont du passé de leur discipline.»

Dès lors, le malaise actuel serait-il proche de la description proposée ? Si les indices d'une crise sont les effervescences, les avènements de propositions concurrentes, je ne vois rien de comparable dans notre domaine. Aucun manifeste solennel ou polémique, nul conflit public autre qu'épidermique n'ont agité la critique littéraire au cours des deux dernières décennies. Et si la crise avive les passions, crée des enjeux, stimule les résistances pathétiques des irréductibles et se termine par des conversions remarquées, le spectacle présenté par la critique actuelle ne répond à aucune de ces caractéristiques. On pourrait objecter à mon constat son manque de recul : c'est la proximité qui empêcherait de voir la crise. Or même si, comme Kuhn nous invite lui-même à le faire, nous essayions de reconstruire un malaise vraisemblable et d'inférer une crise faute de la percevoir, les trouverions-nous ? On observe bien au cours de cette génération un glissement, un changement de dominante entre le paradigme structuraliste et le paradigme historique, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que la révolution s'est jouée sur du velours. Ainsi, pour ma part, je me rallierai volontiers, les métaphores filées en moins, à la description que Judith Schlanger faisait de notre activité, voici quelques années :

> S'il y a de la rouille et des ronces, c'est que les chantiers sont abandonnés. Les bâtiments, désaffectés. Rien n'a été détruit; rien, par exemple, n'a été infirmé. Ce n'est pas comme s'il fallait cacher au fond des placards des sphères armillaires qui placent la terre au centre de l'univers, ou des fourneaux d'alchimistes. C'est autre chose: les entreprises ont été délaissées. Certains essaient bien, chacun de son côté, de les remplacer par d'autres, d'ordre un peu différent. C'est qu'il faut bien faire quelque chose, et qu'ici un intérêt vital de l'intelligence mêle son urgence aux autres intérêts. Mais en réalité ce n'est pas pour des chantiers nouveaux qu'on a quitté les chantiers précédents. Si c'était le cas, il y aurait, justement, renouvellement[5].

Bien que le tableau appelle quelques retouches — car le carré sémiotique de Greimas et l'anagrammatisation de Milner pourraient respectivement être notre sphère armillaire et notre athanor ! —, la conclusion de Schlanger me paraît recevable. Par conséquent, si la crise est «une condition préalable et nécessaire

---

5. Judith SCHLANGER, «Autour du renouvellement critique», *Œuvres et critiques,* XV, 2 (1990), p. 13.

de l'apparition de nouvelles théories[6]», son absence interdirait celle du renouvellement.

Toutefois, que l'on s'en serve pour décrire l'activité scientifique ou qu'on l'appelle au simple titre d'analogie, le système de Kuhn pourrait se révéler inapte à qualifier la recherche scientifique ou culturelle contemporaine. Tel est du moins l'avis de Ilya Prigogine et d'Isabelle Stengers dans *La Nouvelle Alliance,* un livre dont les ambitions méthodologiques prennent le contre-pied des thèses de Kuhn. Pour ces auteurs, le système kuhnien montre une certaine validité quand il porte sur le développement de la science classique, mais, s'agissant de l'activité scientifique actuelle, il ne saurait que «souligner son caractère partiel et historiquement situé[7]». Selon eux, cette théorie n'est recevable que si l'on estime que l'expérience concrète se purifie progressivement, de crise en crise, vers une abstraction théorique qui ramène «l'ensemble des processus naturels à un petit nombre de lois[8]». A l'opposé de cette conception intellectualiste, Prigogine et Stengers fondent leur programme sur l'*a priori* d'un monde ouvert, sur la non-spécialisation des savoirs, sur la fécondité entre les interrogations scientifiques et philosophiques. Puis, valorisant l'individu qu'ils extraient de la communauté, privilégiée, elle, par Kuhn, ils accordent un large crédit au dialogue expérimental, aux spéculations et aux initiatives personnelles.

> On compare souvent l'évolution de la science à l'évolution des espèces dans sa description la plus classique : arborescence de disciplines de plus en plus diverses et spécialisées, progrès irréversible et unidirectionnel. Nous aimerions proposer de passer de l'image biologique à l'image géologique, car ce que nous avons décrit est plutôt de l'ordre du glissement que de la mutation. Des questions abandonnées ou niées par une discipline sont passées silencieusement dans une autre, ont resurgi dans un nouveau contexte théorique. [...] Et c'est souvent aux intersections entre disciplines, à l'occasion de la convergence entre voies d'approches séparées, que sont ressuscités des problèmes que l'on pensait réglés, qu'ont pu insister, sous une forme renouvelée, des questions anciennes, antérieures au cloisonnement disciplinaire[9].

---

6. T. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques,* p. 114.
7. I. Prigogine, I. Stengers, *La Nouvelle Alliance,* p. 381.
8. *Ibidem,* p. 36.
9. *Ibidem,* p. 380.

Sous le patronage de Michel Serres, dont on reconnaît au passage quelques métaphores, comme celles des glissements, des stratifications, des réseaux souterrains ou des intersections, cette description du paysage scientifique ne peut que dissoudre la notion de crise dans une infinité de petites tensions, de changements de rythme, d'accidents, voire de genèses hasardeuses. D'une science fortement orientée, pour ne pas dire finalisée, nous voici donc à une science ouverte, pour ne pas dire disséminée. Toutefois, malgré le rejet du modèle classique de l'arbre au profit de celui du rhizome, il importe «de ne pas conclure de la relativité de nos connaissances à un quelconque relativisme désenchanté[10]». Cette description de l'activité scientifique ne nous lie donc pas au second des paradoxes traditionnels que j'ai rappelés, celui où l'absence de crise interdirait le renouvellement. Dans ce cadre, la crise dramatique, puis l'épuration intellectualiste qui s'ensuit lorsqu'un nouveau paradigme est adopté, sont remplacées par un trouble et une instabilité permanente, qui sont sans doute inconfortables, mais qui paraissent être les conditions de la recherche actuelle.

> Là où la science nous avait montré une stabilité immuable et pacifiée, nous comprenons que nulle organisation, nulle stabilité n'est, en tant que telle, garantie ou légitime, aucune ne s'impose en droit, toutes sont produits des circonstances et à la merci des circonstances.[11]

Si l'on accepte de situer la critique dans ce deuxième décor, on pourrait faire une autre lecture de la crise. Les termes qui ont été choisis par Marta Caraion et Sylvie Durrer pour annoncer le colloque supporteraient alors deux lectures. D'une part, on peut toujours les interpréter dans le sens kuhnien, puisqu'on y trouve bien une crise née de l'abandon des anciens paradigmes :

> Ces dernières années ont été marquées par un refus grandissant des théories littéraires. Les credos marxistes, psychanalytiques, structuralistes, déconstructivistes et autres semblent relayés par un éclectisme diffus. [...] Cette situation embarrasse de nombreux jeunes intellectuels...[12]

Mais, d'autre part, cet embarras peut être désormais notre sort durable et il peut s'assumer sans déréliction, si nous prenons acte

---

10. *Ibidem,* p. 373.
11. *Ibidem,* p. 392.
12. Courrier lié au colloque, document «Appel de communications».

qu'une mutation épistémologique qui dépasse largement notre secteur s'est opérée ou est en train de s'opérer.

## 2. *Renouvellement critique*

Cet état de fait ne facilite pas une description du champ actuel de la critique dans la perspective du renouveau, car il rend relativement vains les classements par disciplines nettement compartimentées en fonction de leurs présupposés. Bien sûr, il est possible de dégager des tendances plus ou moins sensibles. On dira par exemple qu'aujourd'hui, nombreux sont ceux qui se recommandent de la rhétorique. De même, on observe un essor des études de génétique textuelle. Mais pour revendiquer les mêmes étiquettes, les critiques les pensent fort diversement. Ainsi la rhétorique est-elle tantôt appelée par la pragmatique, par l'histoire des idées, par la phénoménologie, etc.

Dans ces conditions, pour traiter du renouvellement critique, on peut essayer d'autres critères que ceux fondés sur les disciplines. Ainsi, et puisque le contexte épistémologique que j'ai choisi reconnaît plus d'importance à l'initiative personnelle des critiques et moins aux positions de surplomb historique et théorique, il n'est pas saugrenu de proposer une typologie des attitudes psychologiques et sociales qui permettent de prévoir les conditions et les limites du renouvellement. A cette fin, je me servirai des catégories du marketing qui divisent la clientèle des catalogues de mode en trois grands groupes, le conservateur et ses valeurs, l'écolo hédoniste, l'actif en représentation[13]. Il va de soi que ces catégories ne sont pas pures et que des panachages sont possibles. Néanmoins, je les présente séparément afin de mieux souligner leur rôle dans la perspective de la novation.

### 2. *1. Le conservateur ou le renouveau messianique*

L'un des représentants actuels de cette tendance bien connue de la critique, et pour qui le passé seul est l'espoir de l'avenir, est George Steiner, pour son ouvrage intitulé *Réelles présences*[14]. D'après Steiner, la modernité est caractérisée par une rupture

---

13. La forme masculine vaudra évidemment pour les deux sexes.

14. George STEINER, *Réelles présences, les arts du sens,* trad. M. R. de Pauw, Paris : Gallimard, 1991.

d'alliance entre le mot et le monde. D'un univers autrefois intelligible et garanti par le *logos,* nous avons passé, au tournant du vingtième siècle, à une culture de l'épilogue, marquée par une enflure incontrôlée du commentaire. De l'inflation critique, peu de choses sont à sauver. Dans la mesure où un texte répond à des composantes phonétiques, grammaticales ou lexicologiques partiellement soumises à des règles, les approches formalistes ne sont pas totalement caduques. Cependant, de telles méthodes n'atteignent jamais le sens d'une œuvre, son niveau sémantique et esthétique. Or l'art, pour Steiner, relève absolument de notre rencontre avec l'Autre et «la création esthétique a pour condition *sine qua non* la *Création*[15]». Par rapport à l'artiste, le rôle du critique ne saurait être que d'humilité. A cette occasion, Steiner exhume le concept de *cortesia,* de courtoisie, qui se définit par une écoute humble du sens et par une phénoménologie de la visitation laquelle permet au lecteur de percevoir, au-delà des mots de l'œuvre, leur évaporation musicale dans l'ineffable.

> Encore et encore, un Dante, un Hölderlin, un Rimbaud, un Montale nous parle de ce que dit la poésie au moment, au moment même, où les mots lui font défaut. Comme la lumière dans les toiles de Vermeer. Comme toute grande musique[16].

### 2. 2. *L'écolo hédoniste ou le renouveau nominaliste*

Les épigones actuels du *Plaisir du texte* de Barthes ou de l'apologie de la jouissance esthétique de Jauss sont sans doute ceux qui travaillent sur la phénoménologie de l'expérience artistique comprise comme une subjectivité partagée. Ces critiques se recommandent parfois des philosophes, tel Merleau-Ponty, mais les références peuvent aussi s'économiser, puisque le plaisir étant irréfutable, il se passe de caution.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les lectures qui placent au centre l'expérience privée participent fortement au renouveau critique, car nos disciplines tirent souvent profit de la singularité, qu'il s'agisse de celle de l'œuvre dont nous parlons ou de celle de l'étude qui en résulte.

> Le monde de la critique est un monde nominaliste où une analyse particulière n'est *pas* un moindre traité qu'il faut généraliser pour

---

15. *Ibidem,* p. 241.
16. *Ibidem,* p. 257.

lui donner sa juste forme et sa portée. Le particulier ici n'est *pas* du théorique tronqué[17].

Pourtant, alors que leur place est par nature garantie dans le concert critique, certains essais d'aujourd'hui doivent surenchérir sur leur originalité en déclarant expressément leur opposition aux théories quelles qu'elles soient. Cette insistance pourrait alors cacher une ambition nouvelle. En effet, alors que «la plus grande partie du discours sur la littérature est constituée d'études particulières, d'analyses ponctuelles, de méditations ou de commentaires qui ne totalisent pas[18]», alors que le rôle de l'étude universitaire est singulier mais imitable, les essais d'aujourd'hui visent fréquemment l'inimitable de l'œuvre créatrice et semblent refuser leur secondarité.

### *2. 3. L'actif en représentation ou le renouvellement de l'énonciation*

Avec l'actif en représentation, autrement dit avec les jeunes cadres dynamiques, nous découvrons une catégorie davantage définie par ses rapports avec l'institution universitaire.

La tâche critique qui caractérise ce groupe consiste d'abord «à reconstruire et renforcer la valeur (sociale, professionnelle, vitale) des discours critiques[19]» et celle de la tribu littéraire. Ces fonctions sont donc de nature «métacritique», elles visent principalement à repositionner la voix, qu'il s'agisse de celle, individuelle, de chaque nouvel arrivant dans le concert critique, ou qu'il s'agisse de celle, collective, de toute la communauté critique cherchant à marquer son territoire dans l'ensemble des sciences humaines ou scientifiques.

Cette activité participe à la fois de la différence et de l'identité. Une différence que chacun vise et atteint rarement, une identité que nous ne recherchons pas en priorité, mais que nous atteignons assurément et qui se reconnaît aux jargons successifs permettant de dater, avec une assez grande précision, les différents stades de notre réflexion. Ainsi, aujourd'hui, il s'agit souvent, si je peux me permettre cet amalgame, de «promouvoir dans l'urgence un dispositif gérant la stratégie des modèles et des interfaces entre le vécu et l'univers que reconfigure l'œuvre»!

---

17. J. Schlanger, «Autour du renouvellement critique», p. 17.
18. *Ibidem,* p. 17.
19. *Ibidem,* p. 18.

*3. Propositions*

Petit, soumis à des ambitions parfois dérisoires, dénué de perspectives mobilisatrices, profus et dense, le domaine que j'ai décrit n'apparaîtra médiocre qu'aux yeux de ceux qui vivent sur une idée surfaite de notre profession.

Pour une part, cette haute opinion provient de la conception que nous avons des œuvres que nous étudions. Héritiers de l'esthétique romantique, nous sommes marqués par l'art pensé comme un absolu débouchant sur un savoir d'ordre ontologique voire extatique ou comme la seule activité authentique et non aliénée[20]. A la suite, nous assimilons souvent les productions artistiques à des fétiches solitaires, ce qui nous entraîne également à vouer un culte excessif aux auteurs, puis à considérer l'histoire comme un parcours sur les hauts sommets.

Pour une autre part, cette conception élitiste ou hautaine provient du cloisonnement disciplinaire dans lequel nous nous sommes trop longtemps complu. Les formalismes autoritaires d'hier autant que les discours éclectiques et libéraux d'aujourd'hui ont été ou sont encore trop souvent des discours fermés sur eux-mêmes et sur une définition étroite de la littérature. Or, comme le démontre Terry Eagleton[21], la littérature est une invention historique récente. Conçu pour préserver les valeurs créatrices au début de l'époque industrielle, dressé comme une ultime protection contre l'idéologie, l'art littéraire, estime Eagleton, s'est progressivement éloigné de la vie sociale.

Les trois catégories de critiques que j'ai distinguées ont joué leur rôle dans cette exclusion : le conservateur en pariant sur le Grand Art, l'hédoniste en se complaisant dans l'individualisme possessif et l'actif en représentation en défendant la parole institutionnelle.

Mais ces mêmes attitudes portent également en elles des espoirs modérés d'initiatives où la littérature collaborerait, sans renier la spécificité de son médium, aux études culturelles géné-

---

20. Voir Yves MICHAUD, «Des beaux-arts aux bas arts. La fin des absolus esthétiques – et pourquoi ce n'est pas plus mal», *Esprit,* déc. 1993, p. 69-98, Jean-Marie SCHAEFFER, *L'Art de l'âge moderne, L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIII^e^ siècle à nos jours,* Paris : Gallimard, 1992.

21. Terry EAGLETON, *Critique et théorie littéraires, Une introduction,* trad. M. Souchard avec la collab. de J.-F. Labouverie, Paris : PUF, 1994.

rales. Ainsi, nous pourrions emprunter au conservateur une franchise qui n'esquive pas le jugement de valeur, ce qui nous serait nécessaire pour ne pas assimiler le relativisme culturel à l'indifférence. L'écolo hédoniste pourrait quant à lui participer à fonder une rationalité esthétique dépassant le seul principe de plaisir[22]. Enfin, l'actif en représentation pourrait profiter de la fin des idéologies partisanes pour extraire des méthodes de jadis des instruments et des techniques pédagogiques de description des objets culturels. Trouvant dans ces propositions de quoi m'occuper longtemps, je ne puis que terminer sur l'injonction fermant *L'Œuvre* de Zola : «Allons travailler.»

Noël CORDONIER
Université de Lausanne

22. Voir à ce propos la remarquable étude de Rainer ROCHLITZ, *Subversion et subvention, Art contemporain et argumentation esthétique,* Paris : Gallimard, 1994.